

## ALBUM UNIVERSEL

BUREAU DE RÉDACTION

Edifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.1

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.  
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.

Quatre mois, \$1.00. - - - Payable d'avance  
Un an, - \$3.00. - - - Six mois, - \$1.50



Il était une fois une jeune fille et un homme d'âge mûr.

La jeune fille, ni laide, ni jolie, était employée dans un hôtel en qualité de fille de chambre, et son ouvrage consistait, comme le dit son emploi, à faire les lits et à nettoyer les chambres. Elle avait la peau blanche et l'âme noire.

L'homme d'âge mûr était professeur, orateur, renommé pour son savoir, sa bonté et sa générosité. Il avait l'âme blanche et la peau noire.

Or, il arriva qu'un jour, étant en voyage, l'honnête homme à l'âme blanche logea à l'hôtel où était employée la jeune fille à l'âme noire, et, le lendemain, l'hôtelier apprit avec étonnement que la fille de chambre refusait de faire le lit de l'honnête voyageur, sous prétexte qu'elle ne pouvait être la servante d'un nègre.

Et la fille de chambre fut chassée avec tous les honneurs dus à son refus de faire son devoir.

C'était juste.

Or, l'homme noir était Booker-W. Washington.

Ce nom ne vous dit pas grand' chose, cela ne m'étonne pas trop, et, cependant, ce noir extraordinaire a remué des millions d'êtres humains par sa parole pleine de charme et de bonté. C'est un philanthrope comme on n'en voit que trop rarement.

Fils d'esclave, Booker-W. Washington s'est trouvé, dès son enfance, lors de l'abolition de l'esclavage, jeté sur la route, faisant tous les métiers pour gagner, non pas sa vie, mais de quoi s'empêcher de mourir de faim. Et, pourtant, soutenu par une volonté de fer, il réussit à s'instruire, tout en travaillant pour pouvoir payer ses cours, puis donna à son tour des leçons à d'autres plus petits et aussi malheureux que lui, ne rêvant qu'une chose, n'ayant qu'un but, celui de relever le moral des pauvres noirs, de les rendre bons, travailleurs, honnêtes et utiles à leur patrie.

Doné d'un talent oratoire extraordinaire, perfectionné par l'étude, il arriva bientôt à avoir une réputation étonnante; mais, dans cette république de soixante-quinze millions d'âmes, dans ce pays essentiellement égalitaire, chez ce peuple qui se pique d'avoir fait table rase de tous les préjugés, il n'a jamais pu être accepté à titre d'égal par certaines gens, qui se croient cependant des hommes supérieurs par la largeur de leurs idées.

Booker-W. Washington a beaucoup souffert dans sa vie, mais les misères de son enfance, les luttes de sa jeunesse et les combats de son âge mûr n'ont eu aucune prise sur la sérénité de son caractère et la droiture de son esprit.

Les hommes sérieux, les honnêtes gens l'apprécient à sa juste valeur, mais les sots ne lui pardonnent pas la couleur de son épiderme; aussi, je vous laisse à penser le bruit qui se fit dans le monde où l'on ne réfléchit pas, quand on apprit que le président des Etats-Unis l'avait invité à dîner, et que le nègre éminent avait été reçu à la Maison Blanche, comme devait l'être un des princes de la parole de notre époque.

La jeune fille blanche était d'une nature trop inférieure pour comprendre tout cela, puisqu'elle méconnaissait même la nature de ses devoirs, et son aventure n'aurait pas valu la peine d'être contée si elle n'avait eu une conclusion tout à fait inattendue.

En apprenant le motif du renvoi de la fille de chambre, toute la gent négrophobe s'émut et s'empressa de protester d'abord, puis de féliciter la pseudo-victime, et enfin, de faire des souscriptions pour la récompenser de l'énergie qu'elle avait su montrer à refuser de faire son métier.

Les bracelets, les montres, les chaînes, les chéqués arrivèrent en foule; une ville a souscrit mille piastres, une autre quinze cents, et cela continue...

C'est à se demander si ces gens-là ne sont pas complètement fous.

Mais, à quoi bon se le demander, n'est-ce pas évident?

Un des admirateurs de cette sottise a été jusqu'à lui écrire: "J'ai plus de respect pour une jeune fille qui refuse de faire le lit d'un nègre, que pour un président qui invite ce nègre à dîner."

Il est difficile de se décerner un plus beau diplôme de sottise.

Vous avez certainement vu nombre de gravures se rapportant au séjour du roi Edouard VII en France, et vous avez dû remarquer le contraste qui existait entre M. Loubet et le roi, celui-ci grand, presque élancé, à côté du petit président de la République.

Aucun dessinateur ne s'est trompé à cet égard, et, cependant, tous nous ont trompé.

Je me souvenais vaguement avoir vu le prince de Galles, il y a plus de trente ans, et le souvenir qui m'en était resté était celui d'un jeune homme de taille très moyenne; mais cela était un peu nébuleux dans ma mémoire, et puis, ces gravures que j'avais vues depuis, le représentant toujours comme plutôt grand que petit, je me disais que je l'avais peut-être mal vu ou qu'il avait dû beaucoup grandir.

Un indiscret, un Français, évidemment, vient de nous éclairer sur ce point, et il faut en prendre notre parti: Edouard VII n'est pas grand du tout... physiquement.

Bien plus, il paraît que notre roi est l'un des plus petits souverains d'Europe, et il est exactement de la taille de Nicolas II, empereur de Russie; ensuite vient, avec une ligne ou deux de plus, le président de la République française, M. Loubet; puis suivent en grandissant les autres chefs d'Etats, pour en arriver au roi Christian de Danemark, le plus grand de tous, et aussi le roi du plus petit royaume du vieux monde.

Il ne faut pas, cependant, en vouloir trop aux dessinateurs de ne pas nous représenter les rois à leur véritable taille, ils ne font qu'obéir à des traditions conventionnelles. On y est même tellement habitué qu'on ne figure jamais un Allemand autrement qu'au bout d'une grande pipe et portant lunette; un Anglais avec un grand nez, de grands pieds et de grandes jambes; un Français avec des moustaches formidables et de petites jambes; un Espagnol avec une cigarette à la bouche et un grand chapeau, "vulgo sombrero", sur la tête; un Russe avec une barbe en broussailles et des yeux féroces; un Turc avec un poignard aux dents et des yeux morts; un Yankee avec une impériale pour toute barbe, un grand chapeau et des pantalons trop courts à sous-pieds... et, enfin, un Canadien avec des bottes sauvages, une ceinture fléchée, un capot d'étoffe du pays, une pipe et un fouet.

Ce sont de ces habitudes que l'on contracte et dont on ne veut pas démordre, si absurdes qu'elles puissent être.

Le mois de mai 1903 s'en est allé en laissant une très mauvaise réputation.

Le joli mois tant célébré par les poètes a été bien triste, en effet.

Mauvais temps, grèves et débâcles à la Bourse: un joli trio de malheurs.

Le mauvais temps, nous n'y pouvions rien, et puis, il y a le mois de juin qui va réparer le mal. Du reste, c'est la même chose tous les ans, et toujours, au printemps, on entend les mêmes doléances des habitants, qui se plaignent du froid, du chaud, de la pluie ou de la sécheresse, et, cependant, grâce à Dieu, nous avons de bonnes récoltes. Vous rappelez-vous ce que l'on disait, l'an dernier, à pareille époque: "Tout était perdu, il n'y aurait ni grain, ni foin, et la moisson a été splendide."

La grève, c'est autre chose, c'est un mal quasi-volontaire; mais, comme c'est là un sujet dangereux à traiter, je le laisse bien vite de côté.

Quant à la question de bourse, ce n'est pas une indisposition passagère, c'est une maladie, une épidémie qui, malgré les avertissements, les ruines amoncelées, se répand, se propage de plus en plus et gangrène toutes les classes de la société.

J'ai déjà traité superficiellement cette question, mais les écrits ont peu d'effet en pareille matière, et on ne connaît guère d'autre remède que la ruine contre la fièvre du jeu de Bourse.

Un riche citoyen d'Ottawa s'est tué à la suite de fortes pertes éprouvées dans la dernière débâcle.

Deux hommes, riches il y a un an, sont devenus fous pour la même cause.

Le plus grand nombre de victimes sont tout simplement devenus pauvres; ce sont les plus à plaindre.

Il y a quelques années, le capitaine Chartrand nous racontait, dans une conférence, son arrivée et sa vie dans la Légion étrangère, et ses souvenirs, quoique racontés très gaîment et d'une manière très spirituelle, n'en prouvaient pas moins que tout n'est pas rose dans la Légion.

Il ajoutait toutefois que les Allemands qui en faisaient partie ne se plaignaient jamais, habitués qu'ils étaient à une discipline de fer et à des traitements féroces.

Les choses ne changent guère au pays des militaires, si l'on en juge par les faits suivants:

Un lieutenant nommé Hussner vient d'être condamné à la dégradation militaire, à l'expulsion de l'armée et à six ans de prison de forteresse, pour avoir tué un artilleur, Hartmann.

Hussner et Hartmann étaient amis d'enfance, le premier était officier et l'autre simple soldat. Celui-ci, arrivé depuis peu au régiment, ignorait l'énorme distance qui sépare un soldat d'un officier dans l'armée allemande, et, rencontrant son ancien ami, alla droit à lui en lui tendant la main.

L'officier dégaina et lui passa son sabre au travers du corps.

Un sergent vient d'être aussi condamné à la dégradation militaire et à dix-huit mois de prison pour mauvais traitements envers ses subordonnés.

Voici des exemples de la façon d'agir du sergent Kish, d'après un journal allemand:

"Kish avait l'habitude de maltraiter ses hommes de la façon la plus barbare, pendant et en dehors des heures de service, à l'exercice et à l'instruction.

"Il giflait journellement les recrues, leur donnait des coups dans le dos, les frappait au visage, les pourchassait par-dessous les lit, nuit et jour, souvent cinquante à cent fois par soirée, jusqu'à complet épuisement. Pendant les exercices de gymnastique, il faisait coucher ses hommes par terre et leur remplissait la bouche de tan.

"Souvent il les forçait à se déshabiller et à se frotter réciproquement avec des brosses en chien-dent bourrées de sable, jusqu'à ce que le sang coulait.

"Un des hommes, Kaehne, qu'il avait particulièrement pris en grippe, avait un pied enflé. Kish l'obligea à monter et à descendre un escalier en rampant et en exécutant le commandement: "Debout! Par terre!" Et lorsque Kaehne tomba, épuisé, il se rua sur lui en criant: "Saute ou crève!", lui laboura le visage à coups de poing, lui fendit la lèvre supérieure et lui brisa une dent. Il lui marcha ensuite intentionnellement sur le pied malade, de sorte qu'il dut s'aliter et rester sept semaines à l'hôpital..."

Ces exemples ne sont pas isolés, les mêmes faits se passent dans tous les régiments. L'armée allemande est devenue un véritable enfer.

Il n'y a pas lieu de s'étonner que le nombre des déserteurs aille toujours en augmentant.

LEON LEDIEU.

L'homme heureux change rarement de place et en tient peu. — FONTENELLE.

\* \* \*

Les hommes, comme les chiens, sont souvent punis de leur fidélité. — CHATEAUBRIAND.

\* \* \*

Nulle société humaine n'a le monopole du vice; quand une capitale s'indigne des scandales d'une autre, c'est souvent Sodome qui dénonce Babylone. — G.-M. VALTOUR.